

Recherches sociographiques



Yvan LAMONDE, *Gens de parole. Conférences publiques, essais et débats à l'Institut canadien de Montréal (1845-1871)*

Jean Lamarre

Volume 35, Number 1, 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/056839ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/056839ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lamarre, J. (1994). Review of [Yvan LAMONDE, *Gens de parole. Conférences publiques, essais et débats à l'Institut canadien de Montréal (1845-1871)*]. *Recherches sociographiques*, 35(1), 119–121. <https://doi.org/10.7202/056839ar>

l'histoire sociale. Mais on se rend rapidement à l'évidence qu'il n'est pas en terrain de connaissances.

Cela dit, l'ouvrage n'est pas sans qualité. Tout d'abord, le choix des photographies effectué par Lessard trahit un véritable travail d'archiviste comme on l'a déjà souligné. En outre, la « petite histoire » des débuts de la photographie montréalaise y trouve très certainement son compte. Les notices commentant chacune des images retenues par l'auteur valent par ailleurs grandement que l'on s'y attarde ; on y apprend une foule de détails sur le monde de la photographie comme, notamment, l'utilité de faire figurer des personnages sur une photo pour rendre l'échelle ou le rôle qu'a exercé la pratique des cartes de visite — clichés pris « pied en cap » — sur l'essor de cette industrie naissante. Mais le livre vaut surtout qu'on s'y attarde pour la succession d'images qu'il renferme témoignant d'une métropole en mouvement, entrant de plain-pied dans l'industrialisation, déjà profondément défigurée par l'œuvre du feu et du « progrès économique », mais qui ne se doute pas un seul instant des bouleversements à venir.

Annick GERMAIN et François DESROCHERS

INRS-Urbanisation.

Yvan LAMONDE, *Gens de parole. Conférences publiques, essais et débats à l'Institut canadien de Montréal (1845-1871)*, Montréal, Boréal, 1990, 177 p.

Dans ce court essai, Yvan Lamonde nous offre une synthèse des recherches qu'il poursuit depuis près de vingt ans sur les associations culturelles québécoises au XIX^e siècle parmi lesquelles l'Institut canadien de Montréal occupe une place préminente. En effet, selon les mots mêmes de l'auteur, l'Institut canadien « créa le genre au Canada français et en fut l'achèvement exemplaire tout en participant de façon dynamique à la renaissance culturelle de Montréal ».

Dès l'introduction, l'auteur justifie la division du livre en trois chapitres qui correspondent à chacune des activités centrales de l'Institut, soit la conférence publique, l'essai et le débat ou la discussion. Avant d'aborder ces activités, il trace un portrait des principales institutions culturelles (journaux, collèges, librairies) de la société montréalaise vers 1840, ce qui lui permet de faire ressortir le vide que l'Institut canadien est venu combler en donnant aux francophones, en l'absence de salle de théâtre ou de spectacle, un lieu de « sociabilité associative » propre. Surtout, l'arrière-plan européen et américain — où, dans le sillage du libéralisme, les associations culturelles se sont multipliées — permet de situer dans une plus large perspective la naissance de l'Institut et l'esprit particulier qui l'anime. Apolitique de par sa constitution, multiethnique dans sa composition, héritier de l'esprit de 1789 et de celui de 1837, l'Institut canadien se fit le promoteur de l'idéal du libéralisme qui, selon l'expression de Benedetto Croce, constitue « la religion de l'âge nouveau » au XIX^e siècle, religion qui ne peut que heurter de front celle qui est déjà établie. En Europe, ces confrontations enrichiront le vocabulaire d'un nouveau mot, celui de « cléricisme ».

Le premier chapitre est le plus volumineux. Il était en quelque sorte inévitable qu'il en soit ainsi puisque les conférences publiques, bien qu'elles ne constituent pas l'activité primordiale de l'Institut, sont les plus diffusées, sinon les plus courues. L'auteur commence par définir la place et la visée de ces conférences avant d'établir le profil de qui les donnent et l'évolution de leur contenu. On apprend ainsi que, dans l'esprit des fondateurs de l'Institut canadien, ces réunions avaient d'abord comme objectif de remplir «les longues soirées d'hiver». Surtout, il s'agissait de créer une nouvelle tribune qui viendrait mettre un terme au «monopole de l'éloquence détenu par le clergé et le barreau» et où il serait possible de hisser bien haut «l'étendard de la liberté». Ces conférences connurent un important succès. Non seulement, celles-ci s'interpellent devant un public nombreux même si elles sont publiées intégralement par les organes de presse officiels de l'Institut, mais elles donnent souvent lieu à la polémique, particulièrement dans les *Mélanges religieux*.

Les conférenciers, sauf exception, sont surtout des jeunes gens et des hommes d'âge moyen et, en majorité, des journalistes ou des juristes. Pour eux, la tribune de l'Institut canadien représentait «à la fois «un champ d'exercice» et un tremplin social». Quant au contenu des conférences, l'auteur distingue deux périodes. De 1845 à 1856, les conférenciers traitent principalement «des grandes libertés et de la démocratie, de l'Utilité des associations, des besoins pressants d'instruction populaire» conçue, dans la plus pure tradition de la pensée libérale de l'époque, comme «projet démocratique» et «solution sociale». Toutefois, dès 1852, Mgr Bourget amorce une période houleuse qui mènera l'Institut canadien à sa perte. D'où, selon l'auteur, l'apparition de sujets beaucoup plus controversés à compter de 1856 comme le progrès, la question sociale (que ces jeunes conjuguent à la question nationale dans une perspective libérale), l'opposition à la Confédération et l'annexion aux États-Unis.

Le deuxième chapitre, qui ne compte que douze pages, est consacré aux essais. Contrairement aux conférences publiques, ils ne sont destinés qu'aux seuls membres de l'Institut et les journaux ne les reproduisent généralement pas. Les essayistes sont très jeunes : la moyenne d'âge est de 24 ans alors que celle des conférenciers est de 38. Les thèmes abordés recourent ceux des conférences publiques à la différence que la science et les problèmes contemporains retiennent beaucoup plus l'attention.

Enfin, le troisième et dernier chapitre traite, en onze pages, de la dernière activité principale de l'Institut : le débat contradictoire. Par la fréquence, le débat constitue l'activité prédominante avec ses 213 questions abordées entre 1847 et 1871. Malheureusement, comme le souligne l'auteur, à part le libellé de ces questions, on ne sait à peu près rien du contenu de ces débats non plus de ceux qui les ont menés. Par contre, plus encore que les conférences publiques ou les essais, c'est l'actualité canadienne qui fournira l'essentiel des thèmes débattus.

De manière globale, cet essai instruit et désappointe à la fois. Il instruit puisqu'il offre, à partir de la constitution de trois séries culturelles, un paysage d'ensemble et exhaustif des thèmes et des membres qui ont animé pendant un quart de siècle l'Institut canadien de Montréal. Cette division de l'ouvrage, où la statistique culturelle cohabite avec un paysage idéologique que l'auteur replace au cœur des grands événements historiques de ces trois décennies, a le mérite de donner un éclairage neuf sur l'Institut. On peut d'ailleurs se demander pourquoi l'on ne retrouve pas en annexe, à l'exemple des conférences publiques et des essais, la série chronologique des thèmes qui ont fait l'objet d'un débat contradictoire.

Cet essai déçoit aussi le lecteur qui, justement parce que tous les thèmes ont été recensés, espère voir se dessiner les lignes de force et les idées directrices qui ont inspiré le

projet de société de ces libéraux que combattirent avec succès les ultramontains et les conservateurs de tous crins. Pourquoi ne pas avoir mieux fait état, par delà les influences de surface, du rôle de quelques idées directrices qui, à l'exemple de l'évolutionnisme ou du principe des nationalités, allait entretenir le feu sacré tant chez ces libéraux de l'Institut canadien de Montréal que leurs vis-à-vis européens? Comment le lecteur peut-il comprendre la manière dont ces libéraux en arrivaient à concilier leur défense du principe des nationalités avec leur projet d'annexion avec les États-Unis? Surtout, quelle est la nature de cette nationalité que ces libéraux désiraient promouvoir? De même, pourquoi ne pas avoir relevé que l'effritement de l'Institut canadien correspond à l'apogée de la lutte de l'Église de Rome contre le libéralisme européen alors que Pie IX publie, à la fin de 1864, son *Syllabus*? Enfin, rien, ou à peu près, sur les circonstances qui ont entouré l'affaire Guibord.

En toute justice, la division de l'ouvrage interdisait que l'auteur puisse rendre compte de façon plus approfondie de la manière dont les conférences, les essais ou les débats «lecturent» de l'un à l'autre et avec toute la société. En cela l'auteur est fidèle à son plan original. Toutefois, et c'est peut-être ce qui explique la déception qui suit la lecture de ce livre, Yvan Lamonde, après avoir fait miroiter dans son introduction que le lecteur allait pénétrer presque physiquement à l'intérieur de l'Institut grâce au pouvoir du récit qui «brosse le décor, anime les personnages, les fait parler en leur mettant dans la bouche *leurs propres mots*», n'arrive en bout de piste qu'à présenter des figures au sein d'un décor d'où toute tension, toute vie s'est enfuie.

Jean LAMARRE

Ministère de l'Enseignement supérieur et de la Science.

Esther DELISLE, *Le Traître et le Juif: Lionel Groulx, Le Devoir, et le nationalisme d'extrême droite dans la province de Québec 1929-1939*, Montréal, Étincelle Éditeur, 1992, 284 p.

Ce livre donne une version abrégée d'une thèse de doctorat en science politique soutenue à l'Université Laval en septembre 1992. Il traite principalement de l'antisémitisme et du nationalisme d'extrême droite du prêtre-historien Lionel Groulx (1878-1967), à partir — dit l'auteure — d'une analyse de contenu de ses «œuvres publiées ou rééditées de 1929-1939». Pourtant, et malgré la période définie, on s'aperçoit que Delisle a privilégié l'édition de 1919 de *La naissance d'une race*, qui diffère sensiblement de celles de 1930 et 1938. Se greffe à l'analyse des œuvres de Groulx, celle des Jeune-Canada, mouvement de jeunes contestataires nationalistes des années 1930, de la revue *L'Action nationale* et du quotidien *Le Devoir*. Le sous-titre de l'ouvrage, en ne mentionnant que Groulx et *Le Devoir*, ne rend pas justice au contenu.

Le Traître et le Juif débute par un chapitre assez confus où l'auteure nous présente son travail de recherche ainsi que le débat auquel il a donné lieu. La recherche en elle-même est à caractère historique et est bien délimitée dans le temps, mais bien que Delisle s'interdise de